

Cohérence esthétique, anémie dramaturgique

Ovo. Écriture, mise en scène et chorégraphie de Deborah Colker; une production du Cirque du Soleil présentée à Montréal dès le 23 avril 2009, à Québec dès le 30 juillet, à Toronto dès le 3 septembre. Durée : 2 h 30 avec entracte de 30 minutes

Louis Patrick Leroux

Numéro 227, juillet–août 2009

Rayonnement du cirque québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, L. P. (2009). Cohérence esthétique, anémie dramaturgique / *Ovo*. Écriture, mise en scène et chorégraphie de Deborah Colker; une production du Cirque du Soleil présentée à Montréal dès le 23 avril 2009, à Québec dès le 30 juillet, à Toronto dès le 3 septembre. Durée : 2 h 30 avec entracte de 30 minutes. *Spirale*, (227), 28–30.

Cohérence esthétique, anémie dramaturgique

OVO

Écriture, mise en scène et chorégraphie de Deborah Colker ; une production du Cirque du Soleil présentée à Montréal dès le 23 avril 2009, à Québec dès le 30 juillet, à Toronto dès le 3 septembre. Durée : 2 h 30 avec entracte de 30 minutes.

par LOUIS PATRICK LEROUX

La grand-messe circassienne

Bon an, mal an, Montréal assiste à sa grand-messe circassienne printanière, comme pour faire oublier la sempiternelle élimination de ses Canadiens bien-aimés dans la course à la coupe Stanley. Le Cirque du Soleil érige son grand chapiteau et provoque un pèlerinage vers les quais du Vieux-Port de Montréal. Le public qui s'y précipite est généralement plus varié que celui qu'on retrouve dans les théâtres subventionnés : plus jeune, plus hétérogène, multiculturel et bilingue. Des familles s'y rendent, tout comme des groupes d'adolescents, avec l'enthousiasme affiché d'amateurs sportifs. Rarement m'est-il venu d'entendre autant d'anglais au théâtre montréalais ou de constater l'engouement d'une foule pour le spectacle à venir. L'analogie avec les Canadiens n'est pas fortuite. Dès qu'on entre dans le temple, les vendeurs proposent d'innombrables produits dérivés. Même le programme est payant (13 \$ pour voir la liste des acrobates, des gymnastes et des artistes ainsi que quelques photos des répétitions du spectacle). On nous propose de s'empiffrer de maïs soufflé, d'acheter des t-shirts ou encore des captations DVD des autres spectacles. Un peu plus, les vendeurs de bière longeraient les allées en criant : « Bière, beer », ce qu'ils se gardent heureusement de faire. « *Du pain et des jeux* », écrivait Juvénal, pour bien distraire le peuple de l'essentiel... Or le produit artistique proposé ne relève pas du grand kitsch comme on serait en droit de l'imaginer. Le Cirque, on le sait, est devenu une des marques québécoises circassiennes, voire culturelles, les plus respectées ici comme à l'étranger.

Du cirque « dansant » ?

Si le Cirque du Soleil a confié la majorité de ses spectacles permanents aux metteurs en scène et aux concepteurs québécois, il ne s'empêche pas de puiser au vaste monde des collaborateurs issus de diverses disciplines.

En embauchant la chorégraphe brésilienne Deborah Colker, le Cirque ouvre du même coup la porte à l'univers de la danse contemporaine. Il embauche également son premier metteur en scène féminin après vingt-cinq ans d'activité.

Ovo, paradoxalement, est moins explicitement « dansant » que ne l'est *Love* du Cirque à Las Vegas, même si le spectacle offre des moments de danse chorégraphiée, surtout en ouverture et en conclusion du spectacle. La contribution de Deborah Colker est plus profonde, plus organique. Ce sont des corps zoomorphes, voire *entomomorphes*, qu'on nous présente, des corps performants qui ont, pour la plupart, assimilé la gestuelle et l'essence du monde des insectes. Colker soulève une feuille du humus forestier humide et nous dévoile un monde grouillant qui s'agitait sans qu'on l'ait remarqué auparavant.

L'habituel léotard criard mauve et jaune des saltimbanques androgynes du Cirque est délaissé au profit d'une conception de costumes en réel dialogue avec la mise en scène. La costumière Liz Vandal, tout comme Deborah Colker, arrive du monde de la danse et ses costumes contribuent à donner aux corps humains des caractéristiques propres aux insectes, jusqu'à en modifier la démarche. Le costume le plus intéressant revient sans doute à la chenille (ou est-ce un mille-pattes ?) dont la physiologie particulière (deux « jambes », deux « bras », aucune tête) et constamment en voie de transformation constitue à elle seule un fascinant numéro de cirque. Le Cirque a déjà fait appel aux marionnettes animalières dans *KÅ* ; cette fois, la marionnette est de l'ordre des acrobates et des contorsionnistes, à la différence qu'on ne sait pas précisément quels gestes relèvent de la contorsion ou de la normalité.

On sent également que les décors de Gringo Cardia, conçus selon les contraintes du chapiteau de tournée, servent la mise en scène et évitent la facilité. Organique, démesurément grand — comme si nous étions des insectes —, le décor laisse émerger des pissenlits, des épines et, ultimement, une fleur haute de six mètres. Presque dotée d'une personnalité propre, cette fleur entrera elle aussi en dialogue avec les insectes.

La musique aux accents brésiliens sombre parfois dans le bruit de fond utilitaire — je pense au pénible milonga *smooth jazz* — mais brille dans les moments d'enjouement ponctués d'effluves d'accordéons et de bandonéons.

Cohésion artistique

Dans l'ensemble, *Ovo* véhicule une esthétique plus harmonieuse que les récents spectacles du Cirque qui ne sont parfois qu'une



Nicolas Baier, **Vanités 1**, 2007/2008. Vue d'installation.
Épreuves au jet d'encre 345 X 900 cm.
Photo : Fayizz Chunara, © MOCCA, Toronto.

succession de numéros disjoints sous la bannière d'un concept. L'esthétique d'*Ovo* rappelle (en se gardant bien de l'imiter) l'univers visuel de Franco Dragone, mais sans ses nombreuses références métathéâtrales et métacircassiennes. La mise en scène d'*Ovo* est entièrement vouée à créer un univers d'insectes qui grimpent, sautent, se perchent et s'envolent. Même le traditionnel numéro de fil de fer est octroyé à un funambule-araignée sur fil mou qui nous plonge entièrement dans le monde des insectes où les lignes droites se font plutôt rares. La conception de la performance acrobatique signée par Philippe Aubertin est des plus appropriées. Il s'agit d'une véritable conception et non pas d'un « *best of* » de numéros exceptionnels qu'on cherche à caser. Deux numéros de groupe rassemblent plusieurs techniques circassiennes avec brio. On y voit combinés volant, balançoire russe, rebond, trampoline et « *power track* ». Ce numéro rappelle celui des trampolines combinées au *power track* de *La Nouba* à Orlando (où Aubertin était un entraîneur). Les trampolines de *La Nouba* s'élevaient autour d'une maison trouée, alors qu'*Ovo* présente plutôt un formidable mur d'escalade sur lequel s'agrippent les acrobates, comme le faisaient les danseurs de Deborah Colker dans sa chorégraphie athlétique *Dinamo* en 2006.

J'ai vu une œuvre délicate, rythmée, presque intime. La gestuelle est plus poussée, plus organique, la conception s'étend à tous les aspects, de sorte que rien ne jure visuellement dans le spectacle. Il n'y a pas de ratés, bien que quelques numéros gagneraient à être rodés au cours des représentations. Je pense notamment au numéro de corde lisse, un peu amorphe, et à la chorégraphie acrobatique au sol de l'éveil des insectes en début de spectacle réalisée par des corps plus athlétiques que gracieux. Du côté des numéros particulièrement réussis, on doit mentionner les « fourmis » asiatiques jonglant avec d'énormes kiwis, du bout des pieds, dans un numéro d'antipodisme enjoué, l'épatant funambule sur fil mou, l'acrospport des cafards hyperactifs et la finale en trampolines et *power track* dont j'ai déjà fait mention.

L'axe d'*Ovo* est résolument à l'horizontale. La scène à plat est l'espace originel, normatif du spectacle. On s'enfouit dans des trous, on grimpe, on bondit, mais c'est toujours pour revenir sur des plateformes à l'horizontale. Le constat serait banal si ce n'est que les dernières expériences du Cirque avec l'eau (*O*), l'envol (*Varekei* et *KÀ*) et le déséquilibre (*KÀ* et *Kooza*) tendaient plutôt vers l'apesanteur métonymique propre au cirque des échassiers et des funambules.

Ovo n'a pas l'ampleur des spectacles permanents du Cirque, ni la poésie insufflée de merveilleux et de références théâtrales des spectacles de Franco Dragone; il ne procure pas les émotions fortes qu'ont pu provoquer *Varekei*, *O*, *KÀ*, ou encore la création du spectacle de tournée de l'année dernière, *Kooza*. On retrouve avec ce dernier spectacle du Cirque une partie de la magie visuelle de *Mystère* avec cette fleur démesurée qui domine la scène et l'on éprouve aussi une impression de cohérence et de plaisir. Il y a là une véritable *troupe*, même dès les premières semaines des représentations. *Ovo* est l'œuvre d'une cohésion de divers talents et d'une cohérence artistique remarquable.

Dramaturgie anémique

Comme toujours avec le Cirque du Soleil, on ne lésine pas sur la décoration — décor, costumes, éclairages — ni sur les audaces acrobatiques, mais la *dramaturgie* laisse à désirer malgré la cohésion conceptuelle du spectacle. On rétorquera que le public ne vient pas forcément au cirque — voire au Cirque — pour qu'on lui raconte une histoire. Pourquoi alors prétendre que c'est le cas; pourquoi titrer

l'œuvre et donner au metteur en scène la fonction reconnue d'auteur ; pourquoi même embaucher des concepteurs ? Un chapelet de numéros de cirque peut suffire à distraire un public sans discernement, mais le Cirque du Soleil se positionne comme étant un cirque artistique, conceptuel, total. Appartenant à la mouvance du nouveau cirque, à la fois américain et européen, le Cirque du Soleil emprunte aux autres arts ses éléments et praticiens importants. Ainsi, dès Franco Dragone (*Cirque du Soleil, le Cirque réinventé, la Magie continue, Nouvelle Expérience, Saltimbanco, Mystère, Alegria, Quidam, O, La Nouba*), plusieurs gens issus du théâtre, du cinéma et de la danse, dont Robert Lepage (*KÅ*), Dominic Champagne (*Varekeï, Zumanity, Love*), René Richard Cyr (*Zumanity*), Serge Denoncourt (*Believe et Wintuk*), Gilles Maheu (*Zaïa*) et François Girard (*Zed*) ont signé des spectacles du Cirque du Soleil, contribuant ainsi à nourrir les arts de la piste d'un savoir-faire théâtral et d'un vocabulaire proprement dramatique. Lepage a tenté avec *KÅ* d'écrire une manière de ballet dramatique asiatico-hollywoodien, mais le résultat entraîne une confusion narrative malgré le prologue dont on a affublé le spectacle. Dominic Champagne a enveloppé *Zumanity* d'un concept de cabaret qui réussit assez bien et il s'est servi des chansons des Beatles pour créer la série de tableaux dansants biographiques de *Love*. De quoi parle *Ovo* ? Eh bien, il dépeint admirablement un tableau du monde des insectes et il a comme objet totémique un œuf (*ovo*)..., on le devinera, d'insecte.

Une mouche transporte son œuf sur le dos. Nous y devinons la promesse d'un Atlas ou peut-être même le sort désespérant d'un Sisyphe. On nous propose plutôt un mâle ridicule à qui incombe la tâche de transporter l'œuf. Le mâle macho, susceptible et aisément distrait est débarrassé de son œuf par un essaim d'insectes ressemblant à une troupe circassienne, un Monsieur Loyal *entomomorphe* à l'appui. La quête de la mouche sera clownesque : récupérer l'œuf perdu par distraction alors qu'il tentait de séduire une coccinelle toute en rondeurs. La coccinelle, une femme rondelette dont les charmes finissent par rendre la mouche aveugle à tous les autres charmes qu'on lui propose, ne ressemble aucunement aux corps circassiens athlétiques ou filiformes. Ses proportions généreuses et « ingrates » font sourire et, comme

la ménagère de *La Nouba*, elle finira par trouver son prince charmant. Sauf qu'ici, on fera de la vulgaire mouche un prince adéquat.

La troupe apprendra à la mouche, ce mâle grossier, les arts courtois, c'est-à-dire comment se comporter en société et comment séduire avec galanterie l'objet de son désir. Or, l'objet de désir s'est transformé en cours de route. De son objet initial, son œuf — sa progéniture ! —, la mouche finira plutôt par pourchasser la coccinelle avec sa promesse de flirt continu. Quelques rappels visuels lui (et nous) rappelleront sa quête première. En guise de conclusion, une fête foraine ressemblant à la fois à un mariage campagnard et aux premiers balbutiements d'un carnaval marque le double triomphe de l'antihéros : il obtient alors l'œuf égaré et les attentions de la coccinelle voluptueuse. Voilà pour le propos et l'intrigue.

Les spectacles du Cirque présentent habituellement un « tout homme » extirpé à son quotidien (souvent un faux spectateur) à qui l'on fait vivre des expériences transcendantes et bouleversantes. Son plein potentiel est révélé par le contact avec les surhommes circassiens dont l'envol évoque celui d'Icare. *Ovo* propose plutôt un voyage à plat où le devenir animal renvoie bêtement aux stéréotypes humains. *Ovo* porte en lui la possibilité du spectacle total, du mariage sublime des arts de la scène et de la piste, mais la minceur de son propos, sa trame narrative brouillonne et sa dramaturgie anémique l'empêchent de transcender l'objet de divertissement. Il en aurait fallu si peu, pourtant, pour en faire un objet d'art. ●

Nicolas Baier, **Noir (Arbustes)**, 2007-2008-2009
Épreuve au jet d'encre, 41 X 61 cm. Avec l'aimable permission de la galerie René Blouin, Montréal et Jessica Bradley Art + Projects, Toronto.

